

Avant-propos

*À Jacques,
l'ami philosophe.*

Le présent ouvrage étudie plusieurs aspects de l'œuvre de Georges Canguilhem. J'y ai joint une brève réflexion sur la philosophie des sciences occasionnée par l'une de ses remarques. Si j'ai souhaité cette publication, ce n'est pas seulement, comme il l'eût dit, en raison et forme de commémoration. À l'instar de nombre de philosophes qui ont pu bénéficier de son enseignement, et souvent de son attention personnelle, j'ai été imprégné de sa pensée et même, oserai-je dire, habité de sa personne. Mais ce qui me conduit à éditer aujourd'hui ce petit livre n'est pas seulement le devoir de mémoire. C'est tout autant l'actualité.

Deux idées très distinctes et très solidaires, quoique développées à des moments et en des lieux différents de l'œuvre de Canguilhem, celle de rupture épistémologique (séparation d'une science d'avec ce qui n'est pas, ou n'est plus, elle – idée que Canguilhem a empruntée à Gaston Bachelard mais dont il a donné en biologie des illustrations frappantes), celle d'idéologie scientifique (ensemble de représentations socialement construites, à des fins de connaissance, mais dépourvues des normes de la scientificité), peuvent être de nouveau évoquées aujourd'hui, à l'occasion des débats persistants sur l'histoire et la philosophie des sciences. Les controverses suscitées, il y a quelques années, par la diffusion rapide de la sociologie des sciences et par le succès de la conception de la science comme construction sociale se sont certes quelque peu estompées. Mais ce nouveau langage habillait un débat

plus ancien sur les conceptions internaliste et externaliste de l'histoire des sciences, débat auquel Canguilhem avait réagi. Relire aussi scrupuleusement que possible Canguilhem aujourd'hui – même si cela n'est pas toujours facile – amène le lecteur à réaliser que pour lui l'étude des sciences à l'aide d'une épistémologie rigoureuse des normes propres aux sciences (autre expression de la fameuse normativité humaine) ne peut pas être séparée de l'étude de ce qui entoure la science, la précède ou en dérive, dans le registre de « représentations à visée de connaissance ». En d'autres termes, l'épistémologue historien qui établit les ruptures est conduit par la nature même de son opération à examiner ce qui se produit de part et d'autre de la rupture. Le philosophe des sciences ne peut négliger entièrement le champ de l'idéologie, champ livré par l'histoire, balisé par la sociologie. Un point de vue ne va pas sans l'autre. Science et non-science, cette dichotomie est à la fois une séparation et une définition solidaire. Remarquons à cet égard que, dans ce type de dichotomie, le terme positif est mieux défini que le terme négatif, par nature moins bien défini, mais qui reste influencé par la force sémantique de son contraire.

C'est donc à Georges Canguilhem que j'emprunte le terme de non-science, et partant le titre et l'intention finale de cet ouvrage : « Nous disons non-science plutôt qu'anti-science [...] uniquement pour prendre en considération ce fait que dans une idéologie scientifique il y a une ambition explicite d'être science, à l'imitation de quelque modèle de science déjà constitué¹. » Philosophe, Canguilhem tenait beaucoup à ce partage compliqué de la science et de la non-science, qu'il défendait avec fougue contre les critiques venues parfois de ses propres disciples, ne cessant de leur opposer le « cas Mendel » comme l'un des

1. Georges Canguilhem, « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? », in *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, p. 39. Ce point est traité plus longuement au chapitre IV, *infra*, p. 65 sq. Pour les références complètes des ouvrages et articles de Georges Canguilhem cités dans les notes, on se reportera à la bibliographie présentée en fin de volume, p. 101-102.

exemples les plus démonstratifs de ce partage jugé essentiel et permettant de chasser toute confusion. Pourtant, le médecin qu'il était savait aussi que la régulation de l'être humain peut passer par d'autres voies que celle de la connaissance objective. Il savait encore que, selon la thèse bien connue de Rudolf Virchow, la médecine est « science sociale ». Aujourd'hui, les sciences sont plus que jamais situées dans le tissu social dense et différencié des sociétés développées. Leur élaboration, leur enseignement, leur diffusion, leur insertion et leur mode d'opération sociaux posent des problèmes nouveaux, qui ne peuvent laisser indifférents les philosophes. C'est à eux que ces études sont d'abord destinées, comme un encouragement à poursuivre dans la voie de rigueur autant que d'ouverture tracée par Georges Canguilhem¹.

1. Les deux premières études de cet ouvrage ont été publiées respectivement dans le *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 2, 1995, p. 3-10, et dans les *Annales d'histoire et de philosophie du vivant*, 1, 1998, p. 39-58. Elles ont été révisées pour la présente publication et je remercie Charles Galperin et Philippe Pignarre de m'avoir permis de les reprendre. La troisième a été préparée pour le congrès international d'histoire des sciences qui s'est tenu à Mexico en juillet 2001. Merci à Michel Paty qui m'a autorisé à la publier ici. Je souhaite également remercier le professeur Bernard Canguilhem, de la faculté de médecine de Strasbourg, pour ses encouragements, ses précisions, et pour la photographie de Georges Canguilhem dont il a bien voulu me faire don.